



N° 17. — 2^e année

FÉVRIER 1918

20 centimes

les tablettes

SOMMAIRE : Bois gravé de *Frans Masereel* — Tout pour la Paix! *Claude Le Maguet* — Foule et Individu, *Gérard de Lacaze-Duthiers* — Europe (fin), *Léon Bazalgette* — "Der Mensch ist gut", *J. Ludwig* — Prière, *Félix Béran* — A mon frère le révolutionnaire, *René Jubert* — Pour notre ami Henri Guilbeaux, *Claude Le Maguet* — Sébastien Faure et Armand — Livres et Revues.

CONDITIONS D'ABONNEMENT. — Pour tous pays : Un an, 2 fr. 50 — Six mois, 1 fr. 25

Adresser ce qui concerne : la Rédaction, à Claude LE MAGUET; l'Administration, à Albert LEDRAPPIER
Case postale 13718 Jonction, Genève.

Tout pour la paix !

Un camarade l'a dit excellemment dans une causerie récente. Les faits nous rappellent à un radicalisme d'idée qui a cédé au moment où il était le plus nécessaire.

Le « tout pour la guerre » des gouvernants a pu flageller jusqu'au sang nos consciences d'hommes, sans être relevé par un franc défi. Un vieillard, poussé par l'intérêt des uns, soutenu par la lâcheté des autres, a prononcé l'arrêt d'extermination. Et nul clair apôtre ne s'est dressé, calme et décidé, pour proclamer le « tout pour la paix » rédempteur.

Tout pour la guerre! Bestiale passivité à l'avant, sûre connivence à l'arrière.

On n'eût pu fonder sur la docilité des sacrifiés l'espoir d'une suffisante sécurité, sans les précieux auxiliaires recrutés chez leurs frères. Et c'est l'effet d'un malfaisant mais sûr génie que cette anormale et factice opposition d'intérêts qui sert d'enjeu à la durée du fléau, car c'est l'exploitation d'une erreur fondamentale chez les hommes. Ceux-ci sont unis par un lien moral évident. Cette vérité comprise, ils n'auraient pas à souffrir de conflits matériels. Le malaise social repose en somme sur la croyance en la dualité de l'intérêt humain.

Mais notre civilisation matérialiste ne s'oppose pas à la réalisation de rouges profits. Vingt siècles de christianisme frelaté ont doté l'homme d'une indigente mentalité qui lui fait considérer les choses selon les inconvénients ou les avantages qu'elles lui procurent. La guerre est une mauvaise ou une bonne chose, suivant la partie qu'on y tient. Il faudrait, pour qu'elle fût l'objet d'une condamnation unanime, qu'il y eût, de temps à autre, permutation entre les profiteurs et les victimes.

On assigne aujourd'hui un but à l'effort des travailleurs. Ils n'avaient pas su lui en trouver un. Et faute d'avoir été une mission, leur rôle est maintenant ravalé au plus absolu et au plus vil mercenariat : « Tout pour la guerre! »

Ouvriers, ne ménagez pas votre peine. L'œuvre maudite exige le plus complet effacement de votre personnalité pensante. « Pas de têtes! Des bras! » s'est écrié un journaliste. L'homme annihilé, l'instrument sera plus perfectible. Le mot « travail » est dépourvu de sa signification depuis qu'il n'est plus synonyme de création. C'était le privilège de vos ancêtres les artisans, de travailler. Vous, ouvriers, votre rôle est de « produire ». Le capitalisme a réalisé ce miracle de faire dépendre le « rendement » de l'absence d'intérêt de l'exploité pour sa tâche. C'est afin de tuer le temps qu'à l'usine on « en met » à son labeur insipide. « Tout pour la guerre! ». Ouvriers, mes frères, laissez-vous mécaniser, « tayloriser » pour le droit des peuples, votre droit. Et bénissez la loi (logique comme si elle émanait du code) qui fait que celui-ci doit être frère de votre asservissement. Au surplus, c'est tout profit. Plus vous rendez, plus vous gagnez. Et pas de marchandage! Vos revendications sont admises; votre complicité est tarifée selon la norme

établie par vos organisations. Alimenter la guerre et soutenez-la.

Tout pour la guerre! ... A vous, intellectuels, incombe la tâche de savamment entretenir le mensonge et la haine. Vous avez la garde des volontés résignées à l'esprit du temps. Que pas une conscience, mal à l'aise d'être parquée, ne s'évade! Et prenez garde à l'assaut, toujours à craindre, de la nature humaine trop longtemps engluée et abusivement leurrée. N'épargnez rien pour maintenir chacun amarré à son consentement. Attachez-vous, par un redoublement de cabale, à détruire l'effet « démoralisant » des tristesses. Faites que la douleur de la veuve soit dominée par la haine; que le mutilé imbibe son âme de rancune. Et surtout, surtout dérobez à l'enfant son innocence pour qu'elle n'éclate pas, au milieu des adultes transis de peur, libre et hardie comme le chant de l'oiseau.

Tout pour la guerre !

* * *

Et devant cette formidable organisation du mal, solidement cimentée de lâche acceptation, qu'allons-nous faire, nous, les rebelles à la loi de meurtre, à la loi des hommes?... Pouvons-nous être satisfaits de cette timide opposition, composant avec ce qu'elle combat? Devons-nous ménager le mauvais esprit pour aboutir à la destruction de ce qu'il engendre?...

A l'audace du grand crime, à son règne despotique, à son absolue négation de la vie, il n'est guère répondu que par l'équivoque. Rien d'entier, de ferme, de précis. Nulle affirmation de principes. Absence de crânerie. Indignations poussives; pensées frileusement emmitouflées et qui vous ont des prudences de vieillard. Convictions anémiques excluant l'identification de l'homme et de l'idée.

Jamais la casuistique, le camouflage, le sophisme n'ont autant fleuri. La mode et le goût du jour sont aux tours de passe-passe, à la haute voltige, à toute manifestation de ruse et de souplesse.

Rien n'est funeste comme ce confusionisme par quoi la force de l'idée est amoindrie, détournée de son vrai but, parce qu'éparpillée en de multiples et mesquines actions de relativité.

Et qu'il ne soit pas parlé de sectarisme. Pas de sectarisme possible dans le bien. Le sectaire est celui qui a perdu l'usage de son libre examen. L'aveuglement nous eût-il permis de nous aventurer jusqu'aux confins de la pensée et d'y découvrir la vraie loi de l'homme: l'amour?

Nous opposons à la guerre sa seule force ennemie. C'est assez dire que pour nous la paix est une nécessité absolue, que la guerre ne saurait trouver de justification. Nulle autre garantie pour la paix que la volonté des hommes de ne pas céder au mal. La justice ne s'instaurera pas par la contrainte. Elle ne sera que le reflet grandiose de l'image que l'homme en portera dans son cœur.

Ainsi, pas de compromission possible.

Tout pour la paix.

CLAUDE LE MAGUET.

Foule et Individu ⁽¹⁾

La loi de variabilité de la personnalité au contact de la foule a donc besoin d'une interprétation. Elle exige une mise au point. Si la foule a le pouvoir de transformer les agneaux en loups, c'est certainement que ces agneaux avaient de fortes prédispositions pour changer d'état d'âme, attendant l'occasion propice leur permettant de se manifester non pas différents de ce qu'ils sont, mais tels qu'ils sont vraiment : ils se prêtaient d'avance au coup de baguette magique capable d'opérer cette transformation. Le terrain était préparé pour recevoir la mauvaise semence. Les agneaux ne demandaient qu'à prendre la place des loups et des chacals. Sous des dehors de sociabilité, ils dissimulaient une âme féroce. Ne s'agit-il pas dès lors, en pareil cas, plutôt d'une « révélation » d'un certain genre que d'une véritable modification de l'individualité ? La guerre a été pour les individus le moyen de mettre à nu leur âme, de se faire connaître (tout en continuant de dissimuler), de soulager leur conscience (?), de pouvoir se dire : « Enfin, j'ai trouvé mon milieu, je respire, je suis moi-même ».

Ces individus ont donné à la formule « vivre sa vie » une signification imprévue. Aussitôt, la mentalité grégaire s'est accrue de nombreuses « unités » : traditions, conventions, ruse et tout l'appareil d'une morale « immorale » ont fait de nombreux adeptes. Les esclaves sont retournés à leur « vomissement ». Venus de tous les milieux, ils se sont reconnus. Ça été une réconciliation « générale ». Nous avons assisté à ce touchant spectacle de gens qui se proclamaient tous frères en laideur.

En se groupant, les agneaux sont devenus des loups... conduits par de mauvais bergers. Quant à transformer les loups en agneaux, nous n'attribuons pas à la foule un tel pouvoir. Loin d'améliorer l'individu, elle ne fait que développer les germes de mort qu'il porte en lui : les violents donnent leur mesure.

Faisant partie d'un groupe, l'individu est plus lâche qu'abandonné à lui-même. Il glisse sur la pente fatale où le conduisaient ses mauvais penchants. Il se sent soutenu, encouragé par ses « pairs ». Il a la force pour lui.

Qu'on juge ce que peuvent devenir, en période de guerre, certains individus tarés, au sein des foules revancharde, chauvines, assassines (ces mêmes individus seraient lynchés par la foule en temps normal, s'ils commettaient le moindre crime !) : ils donnent libre cours à leur instinct de sauvagerie, qui devient de l'héroïsme. Il ne semble point qu'il y ait dans tout cela altération, même modification de la personnalité. Il y a exagération des laideurs de l'individu. L'influence de la foule existe bien, Le Bon n'a pas eu tort de signaler le pouvoir de cette force anonyme et collective, absorbant l'individu et le digérant pour le rendre sous forme d'« excréments », force faite des faiblesses individuelles mises en commun, adaptées aux circonstances, constituant cette vie du groupe qui réalise l'égalitarisme et le despotisme le plus abject.

La foule n'a de prise que sur les *faibles*. Quant aux individualités supérieures, elles résistent toujours à l'emprise du milieu (non sans danger, à leurs risques et périls), et quand elles vibrent avec lui, c'est que le milieu lui-même (ô miracle des miracles !) s'est modifié, se trouve être par hasard, pas pour longtemps, du côté de la vérité. Ainsi, tous ceux qui ont abandonné, au contact de la guerre, leurs opinions philosophiques, leurs croyances morales, étaient des âmes faibles que nous avions eu tort de prendre pour des âmes viriles. Ce n'étaient pas des « caractères ». Fragiles étaient leurs « convictions ». Ces rênégats — conscients ou inconscients — étaient des « arrivistes ». Les modifications de la personnalité existent, mais dans un sens rétrograde, au contact des foules soulevées par l'enthousiasme guerrier. Le sous-homme a beaucoup plus de chances d'éclorre dans la foule que le surhomme. Pour un esprit supérieur qui s'évade des bas-fonds et qui, émergeant de

cent coudées au dessus de la plèbe, se purifie à la source pure de l'idéal, combien d'amorphes, d'abrutis ! Ces derniers se lèvent et tentent de lui barrer la route. On parle d'hommes *représentatifs* : c'est une métaphore. Seul l'individu supérieur joue un rôle vivant dans le monde. L'artiste a contracté, dit-on, une dette envers la société : cependant, il lui rend plus que ce qu'il lui a emprunté, il lui rend la beauté, après en avoir reçu la laideur. Il n'y a pas lieu de se pâmer d'admiration devant ces foules : ce qui domine, dans les foules sans art, — les foules de guerre, — ce sont les individus tarés, les consciences étroites, les âmes grégaires. Toutes les individualités inférieures se trouvent réunies pour une besogne inconsciente. Les individus qui conduisent les foules, parce que leur médiocrité leur confère le droit d'être leurs chefs, flattent leurs instincts et leurs goûts : la foule applaudit le dominateur, le conquérant, le faux apôtre. L'élite, née de la foule, paraît se tenir à l'écart et la dédaigne, tel le parvenu qui renie ses origines roturières ; en réalité, elle en est l'émanation : elle subit l'influence du groupe qui, à son tour, subit la sienne. Les deux influences se combinent pour retarder le progrès. C'est le même monde qui opère : la guerre réalise l'« union sacrée » du crime, de la bêtise et de la laideur.

GÉRARD DE LACAZE-DUTHIERS.

Europe ⁽¹⁾

Il en est de cette formule, la « guerre nécessaire » comme de ces « vérités » de sacristie que l'on propose avec d'autant plus de ferveur à l'admiration religieuse des fidèles qu'elles sont plus vides et nulles. Le moins impulsif, le moins insincère de nos revanchards s'est-il demandé parfois : « Au nom de quelle grande idée — une de ces idées pour lesquelles de tout temps presque aucun homme n'a hésité à donner sa vie — ferions-nous la guerre à l'Allemagne ? Notre liberté est-elle en jeu ? Sommes-nous sous le joug ou menacés du joug ? S'agit-il de pays à « civiliser » en les annexant ou de peuples à tirer de l'esclavage ? Non, il s'agit uniquement d'essayer de reconquérir des territoires qui furent nôtres et que nous avons perdus dans une guerre, territoires dont une bonne moitié n'est pas plus française qu'allemande et désire n'appartenir ni à l'un ni à l'autre de ses voisins ; et moins encore de reconquérir ces territoires pour eux-mêmes que d'assouvir une vieille rancune. Voilà au nom de quelle « idée », ce pays, qui se donne assez volontiers le titre de « champion des causes généreuses » (air connu) ferait la guerre.

« Et, après la guerre, que se passerait-il ? Supposons, si vous voulez, la victoire acquise, l'armée allemande écrasée, l'Alsace-Lorraine reprise. Et l'Allemagne ? Suit-il de là que nous aurons écrasé l'Allemagne ? Serons-nous assez naïfs pour nous imaginer qu'on anéantit, même à coups de victoires, une force jeune comme est le peuple allemand, avec sa surabondance, sa robustesse, son activité, ses ressources, sa richesse morale, son besoin d'expansion ? Pouvons-nous supposer que ce peuple, vaincu, ne se recueillera pas, tout le temps qu'il faudra, et ne fera pas en sorte de nous arracher de nouveau notre conquête, tôt ou tard, en dépit des cent mille avions que nous lui opposerions ? Et alors cette existence de carnassiers vaut-elle la peine d'être vécue pour un pays comme pour l'autre ?

« Est-il même bien certain que l'assouvissement d'une rancune, si grosse soit-elle, vaille le sacrifice d'une seule vie humaine : une vie humaine avec son univers aux milliers de provinces, plus vastes que toutes les Alsace-Lorraine, avec ses réserves de passion, d'héroïsme, d'amour, ses émotions, sa puissance créatrice, son caractère unique, et ce miracle d'exister qu'est une vie ? »

Si l'un de nos bateleurs s'était interrogé dans ce sens, je crois

(1) Deuxième partie d'un article paru dans *par-delà la mêlée* et qu'il nous a semblé intéressant de reproduire.

(1) V. n° 16 des *tablettes*.

bien qu'aussitôt, s'étant dépouillé de ses oripeaux, ayant déposé au magasin d'accessoires son sabre de bois, il serait descendu des tréteaux, pour crier à ses compagnons :

« Allons, cessez vos boniments. Ne vous démenez pas ainsi : vous ne réussirez pas à faire croire que vous êtes la France. Vous persuaderez plutôt ceux qui vous écoutent de votre proche parenté avec la race illustre des marmitons qui tour à tour sifflent *Lohengrin*, acclament les marins russes et manifestent devant la statue de Jeanne Darc — des impulsifs comme vous, plus excusables que vous.

« Acceptez simplement, noblement, en hommes, le fait accompli. Voilà où serait la vraie force. Cherchez ailleurs votre dignité réelle, à laquelle cette renonciation n'attente nullement. Employez-vous à défricher votre territoire, qui est assez grand puisque vous n'êtes pas encore parvenus, au vingtième siècle, à le mettre en valeur (Voyez ces lourdauds d'Allemands qui viennent exploiter vos mines (ils ont d'ailleurs raison) — voyez l'état de votre marine marchande et de pêche, avec un pareil littoral — voyez tant d'autres lacunes). Occupez-vous de chacune des provinces qui ne sont pas perdues.

« Et si ce labeur ne vous suffit pas, faites ce qui vaut encore mieux : défrichez en vous-mêmes de vastes territoires incultes, développez-vous. Vous ignorez tout ce qui dort en vous, un monde de possibilités que vous laissez à l'abandon. Et en ces territoires découverts vous trouverez bien plus que l'équivalent des « provinces perdues », ainsi que des motifs de fierté, d'espoir, d'exaltation mille fois supérieurs à ceux que vous invoquez.

« Un mot encore. Rentrez les cuivres et la grosse caisse. Arrachez cette bande de calicot où vous avez inscrit en grandes lettres des mots qui attirent les badauds. Et, avant de disparaître, accrochez au fronton du théâtre une effigie d'Europe, la déesse aux larges yeux. »

LÉON BAZALGETTE.

Mars 1913.

Der Mensch ist gut ⁽¹⁾

L'homme est bon. Il est fait pour aimer. La guerre, qui est la négation de tout amour, n'est possible que par l'atmosphère de mensonges dans laquelle les peuples sont entretenus par leurs chefs. Elle n'est possible que par la haine. Chaque gouvernement exploite le mensonge pour aveugler son peuple et pour l'exciter à la haine des autres peuples. Le peuple se laisse prendre à ce jeu terriblement dangereux et, le jour choisi par ses chefs, il part en guerre avec la profonde conviction qu'il défend son existence et que sa cause seule est juste et bonne. Mais cette exaltation doit tomber. Les souffrances, les douleurs causées par la guerre et par la perte d'êtres aimés, touchent chaque peuple, chaque individu de chaque peuple dans le fond même de son âme et de sa vie. Et l'homme commence à se demander : pourquoi me faut-il souffrir ? Il est pris par une sourde révolte contre l'iniquité qui le frappe et qui frappe les autres. Du fait de souffrir, il raisonne enfin par lui-même et il reconnaît qu'il a été honteusement trompé, lui et avec lui les autres, la collectivité.

« Il n'y a plus en Europe un seul homme qui ne soit un assassin. Nous sommes aveuglés et assassins parce que nous croyions chercher et trouver l'ennemi en dehors de nous-mêmes. L'ennemi ne s'appelle pas l'Anglais, le Français, le Russe, l'ennemi est en nous-même. Et nous voyons l'ennemi dans d'autres êtres humains parce que l'ennemi effectif est quelque chose en nous qui n'existe pas. La non-existence de l'amour est l'ennemi, et la cause de toutes les guerres... »

(1) *Der Mensch ist gut*, de Leonhard Frank. Rascher, éditeur, Zurich et Leipzig (Europäische Bücher).

« Nous crions de douleur ou nos yeux restent secs de douleur quand notre fils tombe. Tant que nous ne crions pas de la même douleur quand un français tombe, tant nous n'aimons pas. Tant que nous ne sentons pas : un homme qui ne nous a rien fait est tombé et mort, tant nous sommes des fous. Car cet homme qui est tombé et mort avait une mère, un père, une femme qui crient de douleur. Était un homme. Aurait tant aimé vivre. Et devait mourir. Pour quoi ? Pourquoi ? Il devait mourir parce qu'il n'aimait pas. Et nous, ses assassins, nous le laissâmes mourir parce que nous n'aimons pas ».

Ainsi parle un homme du peuple, un garçon de restaurant dont le fils vient de tomber au « champ d'honneur ». Il dit que tous doivent prendre leur part de responsabilité, que tous sont coupables ? Et ceux qui l'entendent sentent se réveiller en eux la révolte contre le massacre, contre la guerre. Ils forment un cortège qui parcourt la ville. « Que veulent-ils donc ? » demandent les passants. « Ils veulent faire la paix ! » Et comme attirés par un aimant tous les passants se joignent au cortège. Les chants d'amour s'élèvent. Les fabriques, les chantiers se vident. Le cortège grossit de minutes en minutes... « Toute la ville s'était levée et clamait un mot : Paix ! Et ce mot ainsi prononcé devint un chant immense de millions de voix. Toutes les cloches sonnèrent ! »

Les quelques extraits cités de la première des cinq nouvelles dont se compose *Der Mensch ist gut* (l'homme est bon) ne prétendent pas donner une idée de ce qu'est cette œuvre d'une force inouïe. Ce livre n'est plus seulement une évocation des horreurs de la guerre au front ou près du front, comme le livre de Latzko, *Menschen im Krieg*. Frank parle de ceux qui sont restés, des femmes, des pères, de ceux qui vont être appelés sous les armes. Et de ceux qui reviennent du front, estropiés, mutilés, fous. De la mère qui pense constamment à son fils au front, de ses angoisses de chaque instant : « Reviendra-t-il ? Ne reviendra-t-il pas ? » Du philosophe et pacifiste qui est tué pendant une manifestation pour la paix. De toute cette misère atroce qui finalement amène le peuple à faire la révolution. La population de la capitale commence, les villes de province suivent. En quelques heures la souffrance a éclaté partout et a uni les hommes. En quelques heures le militarisme est renversé et le télégraphe qui peu avant avait encore envoyé des ordres dans les quatre coins du pays annonce au même pays l'avènement de la liberté et de l'amour.

Frank partage les souffrances et les douleurs du peuple. Son cœur saigne et se serre et il a une telle force de vision et une telle sincérité qu'il vous empoigne et vous entraîne irrésistiblement. On sent que tout son être vibre, qu'il est un homme, un être humain dans le sens le plus beau et le plus grand du mot. Et vis-à-vis de cela toute remarque au sujet de quelques détails ne serait que mesquinerie ou sottise.

J. LUDWIG.

La sagesse bouddhiste

Ne croyez pas une chose simplement sur des oui-dire. Ne croyez pas sur la foi des traditions parce qu'elles sont en honneur depuis de nombreuses générations. Ne croyez pas une chose parce que l'opinion générale la tient pour vraie ou parce que les gens en parlent beaucoup. Ne croyez pas une chose sur le témoignage de l'un ou l'autre des sages de l'antiquité. Ne croyez pas une chose parce que les probabilités sont en sa faveur, ou qu'une longue accoutumance vous incline à la tenir pour vraie. Ne croyez pas ce que vous vous êtes imaginé, pensant qu'une Puissance supérieure vous l'avait révélé. Ne croyez rien sur la seule autorité de vos maîtres et des prêtres.

Cela que vous aurez vous-même éprouvé, expérimenté et reconnu pour vrai, qui sera conforme à votre bien et à celui des autres, cela, croyez-le et conformez-y votre conduite.

ANGUTTARA NIKAYA.

Prière

O Dieu,

Les prêtres te disent pitoyable et dispensateur des bienfaits,
 Donc je t'invoque, levant les bras vers toi :

Fais que la guerre se détourne d'ici-bas,
 Que l'humanité s'éveille effarée,
 Que chaque main jette l'arme au loin,
 Et que les frères ne soient plus face à face, ennemis, se trans-
 perçant des yeux.

Que la souffrance éternelle,
 Les coups profonds de l'action maudite,
 Soient recouverts des fleurs nouvelles,
 Que la paix soit faite !

Que la paix soit faite,
 Afin que le combat sacré,
 Combat à qui la guerre vole ses combattants,
 Que le combat des hommes pour les hommes
 Commence.

Il s'agit de refaire sa propre volonté,
 D'en forger une volonté sainte,
 De lancer des regards affamés
 Dans un univers de soleils,
 Et tournés vers les buts éternellement lointains,
 Précurseurs de l'avenir, ennemis de tout ce qui est,
 De parcourir à larges pas le court chemin de la vie.

La victoire ?
 Qui voudrait demeurer au pays des vainqueurs ?
 Je les vois engrossés d'arrogance,
 Enflés de mots, enseignant le mal aux petits.

La paix, ô Seigneur !

FÉLIX BERAN.

(Traduit de l'allemand par l'auteur).

A mon frère le révolutionnaire

Mon frère ! tu m'as dit : « Il faut combattre la violence d'en haut par la violence d'en bas. A leur force, il faut opposer notre force. Pour faire tomber d'anciennes chaînes, il a toujours fallu recourir aux armes ». Et j'ai été profondément ému par ta sincérité, par ta foi, par ton enthousiasme. J'ai pensé que tu étais de ceux qui ont consacré leur vie à répandre un peu de lumière dans les foutes. J'ai senti que tu portais en toi l'esprit de révolte, que tes espoirs, que l'œuvre à laquelle tu t'es consacré pouvaient se réaliser. J'ai alors sondé ma conscience. J'ai cherché à toucher du doigt la grande plaie de l'humanité ; j'ai écouté monter l'immense plainte des foutes crucifiées ; je me suis remémoré mes jours sans pain de jadis, mes nuits sans logis d'autrefois ; j'ai contemplé douloureusement les deuils, le puissant meurtre d'aujourd'hui. Et je ne suis pas convaincu par tes raisons.

Mon frère ! je suis, comme toi, un humble. Je suis, comme toi aussi, un homme, un de ces pauvres hommes sujets à l'erreur, comme tout ce qui est humain. Je ne possède pas la science infuse et mes connaissances sont plus que rudimentaires. Je ne te par-

lerai donc ni comme un maître ni comme un sujet. Je m'efforce de n'être ni l'un ni l'autre. Je te parlerai, simplement, le langage d'un humble à un humble, d'un cœur à un cœur. Nous ne sommes pas, tous deux, de ceux qui atteignent aux cimes de la philosophie. Mes connaissances, que j'accrois chaque jour, ne m'ont amené, jusqu'ici, qu'à cette conclusion : la bonté de l'homme pour l'homme, la pitié tendre de l'homme envers l'homme, sont encore ce qu'il y a de plus pur, de plus noble, de plus digne d'être enseigné et... pratiqué. C'est te dire que je réprovoque l'exploitation de l'homme par l'homme, et le meurtre de l'homme par l'homme.

Mon frère ! tu as l'absolue conviction de lutter pour un idéal supérieur, tu veux sauver l'humanité, tu veux lui apprendre à conquérir le bonheur, à briser ses chaînes, violemment. Tu as la conviction que ta méthode est la seule bonne, la seule praticable, la seule pouvant donner les meilleurs résultats. Moi, de mon côté, je poursuis les mêmes buts que toi ; j'ai conscience aussi des maux de ce qu'ils appellent la civilisation, de ce que nous appelons l'Etat et le capitalisme. Et je suis convaincu que mes moyens, basés sur l'amour, sont les seuls bons, les seuls praticables, les seuls capables de donner les meilleurs résultats. Nous sommes tous semblables : nous croyons, d'étape en étape, toujours posséder la vérité. S'il n'en était pas ainsi, le progrès serait un vain mot, et l'éternel devenir de la pensée humaine se résumerait par une stagnation, par une immobilité, et celle-ci est la mort.

Mon frère ! je considère que l'efficacité de la violence est un préjugé, une illusion dangereuse. Toutes les œuvres de la violence ont été bâties sur le sable. On ne combat pas la violence par la violence. En août 1914, des hommes ont dit partout : « Guerre à la guerre. Par la force, on nous impose la guerre. Combattons-la avec ses propres armes. Pour tuer la guerre, faisons la guerre ». Et la guerre, comme une lèpre, s'est étendue chaque jour davantage. Cela dure depuis 42 mois. La guerre a chassé la paix, seule la paix chassera la guerre. Cette vérité de La Palice, d'une surprenante naïveté, semble oubliée aujourd'hui. De même, violenter la violence par la violence, c'est répandre la violence. La douceur seule peut annihiler la violence et la haine ne disparaîtra que par l'amour. La violence est la déraison. La Raison ne peut pas ne pas triompher, et la Raison est amour. La violence ne peut pas ne pas succomber, et la violence est fille de la haine et de la colère.

Mon frère ! tu affirmes : « La force morale ne suffit pas, toute l'histoire en répond ». L'histoire est le mensonge, tu le sais bien. Tu ne t'étonnes pas de ce qu'elle enseigne, mais tu considères comme irréalisable, comme un prodige, comme un miracle, comme une impossibilité, qu'il arrive autre chose que ce qui est écrit. Pourtant, l'œuvre des apôtres et du Christ ne fut pas stérile. L'amour s'étendait. Il fut vaincu par la violence : il aboutit à l'Inquisition. Les choses restèrent en l'état, comme elles le sont restées également malgré toutes les révolutions. L'histoire enseigne aussi que toutes les émeutes ont fini par la réaction ou par la dictature. Et cela ne prouve absolument rien, car hier n'est pas aujourd'hui, mais celui-ci est père de demain.

Mon frère ! tu m'as dit encore : « Une poignée de violents, armés, vous conduira ». C'est une erreur. Il y a, de par le monde, quelques milliers de fous. Ceux-ci ont été mis en lieu sûr, dans des asiles. Il est arrivé, parfois, qu'ils étaient armés et résolus. Il n'est plus dans nos mœurs de tuer l'homme qui a perdu la raison, notre « civilisation » se contente des sains de corps et d'esprit. Or, tous ces hommes, tous ces déments, ont fini par être pris, sans violences inutiles. Ils ont été maîtrisés parce qu'ils sont une infime minorité, et qu'une majorité consciente de ses devoirs d'humanité a toujours les moyens, sans violence, d'empêcher de nuire qui que ce soit. Je voudrais donc que ce respect de la vie humaine qu'on a pour les fous fût généralisé et appliqué à tous ceux qui, même sains d'esprit, sont nuisibles à leurs frères. Et cela est possible par une éducation toute d'amour. L'éducation que donnent les Etats aux enfants est basée sur l'histoire, laquelle est l'apologie de la violence. Elle a produit les vingt millions d'hommes qui s'entretuent. Celle que je conçois nous a donné, en Russie, les

tolstoïens emprisonnés ; en Angleterre, les réfractaires par conscience ; en France, Paul Savigny et tous ceux que nous ignorons. Ces hommes sont morts ou ont été emprisonnés, parce qu'ils étaient minorité. De même que les révoltés moraux, les révolutionnaires ont été tués ou emprisonnés parce qu'ils étaient minorité. Sans majorité, pas de révolution possible, de même que sans majorité, pas de transformation possible par l'éducation.

Mon frère ! je veux faire la révolution dans les cœurs. A ta conception révolutionnaire, j'oppose la passivité tolstoïenne. Et celle-ci est une force. Je me suis trop courbé devant l'idole rouge pour ne pas, aujourd'hui, m'apercevoir qu'elle est une idole, un mythe, un fantôme, et, entends-moi bien, je ne parle qu'au point de vue résultat. « Le salut est en nous ». Violence contre violence sont deux forces aveugles qui se heurtent dans la nuit. La violence est un fléau. L'amour est une lumière. La passivité n'est pas la lâcheté, elle se refuse à servir d'instrument de violence ; elle n'est pas une résignation, elle enseigne la fraternité ; elle ne me fait ni courber la tête, ni ployer les genoux, elle m'incite à une solidarité toujours plus grande, et me permet de me dresser, de toute ma conscience, de toute ma force d'homme, contre la lâcheté de tuer ou de se faire tuer. L'obéissance, seule, est la passivité du lâche. N'obéis plus, ou plutôt n'obéis qu'à ta conscience.

Mon frère ! regarde les enfants : ils sont la faiblesse, ils sont la passivité ; ils portent en eux l'éternité de la vie, parce qu'ils sont l'humanité en herbe. Eh bien ! qui les frappe ? qui les violence ? — Quelques rares détraqués, exceptions dans l'humanité comme il y en aura toujours. Les exceptions ne sont rien, ne comptent pas. L'enfant, par sa faiblesse, en impose. Cette faiblesse est une force, alors que la force est souvent une faiblesse. La violence fait remonter à la surface de l'humanité les instincts les plus bas et les plus dangereux ; elle est une sécheresse du cœur. La passivité tolstoïenne est le rayon qui éclairera l'âme humaine tant que ses adeptes seront en nombre infime. Le refus, partout, fait les martyrs. La violence fait les dictateurs. Et comme il me faut faire un choix, j'affirme qu'ayant à choisir entre les manifestations de la brute, même victorieuse, et les manifestations du Tolstoïen, même martyr, je préfère ce dernier.

Mon frère ! je ne suis pas avec toi, mais je ne suis pas contre toi. Je subis encore les suites d'une éducation révolutionnaire. Il est des moments où j'appelle de tout mon cœur la révolte des victimes. J'attends, parfois, anxieusement, que me parvienne l'écho du grand cyclone qui balayera tout. Je frémis, j'ai encore des moments d'enthousiasme. Je ne suis pas parfait. Mais vois-tu, au fond, tout bien pesé, quand l'exaltation est tombée, je me berce de cette triste mélodie : « La violence ne rénovra pas l'homme, la Raison humaine est l'Amour, et les révolutions sont des fatalités que les hommes créent, perpétuent par la violence et dont ils meurent, sans, pour cela, que rien ne change. »

Mon frère ! La vie aussi est une fatalité. Elle le sera, tant que les hommes ne seront pas pénétrés de cette idée qu'au-dessus de tout, de l'Etat, de l'Idée, du But, il y a cette simple chose qui réchauffe le cœur, qui éclaire la vie, qui la rend belle et lui enlève de son inexorable fatalité : « Aime ton prochain ! »

RENÉ JUBERT.

C'est une bien grande audace contre le genre humain que la guerre. Aussi n'est-ce que par des résolutions audacieuses qu'on y mettra fin. On ne ménage pas l'eau lorsqu'il s'agit d'éteindre un incendie et il n'est pas de plus grande mystification que ce pacifisme de congrès, convenable, posé et ne pouvant se résoudre aux questions radicales. Il faut mettre le prix voulu pour obtenir ce que l'on désire. Le militarisme vous est précieux ? Gardez-le !... mais vous aurez difficilement la paix et celle qu'on vous consentira durera ce que dure un mauvais habit payé trop bon marché.

C. L. M.

Pour notre ami Guilbeaux

Cela ne pouvait manquer. Unè instruction vient d'être ouverte contre notre ami Guilbeaux pour « intelligence avec l'ennemi ». Triste temps que le nôtre où nulle opposition ne peut se manifester sans éveiller la suspicion de vertueux gredins.

Mais qu'est-ce donc qui a pu motiver l'accusation qui pèse sur le directeur de *demain* ? C'est très sérieux et je ne vous le confie que sous le sceau du secret. La revue de Guilbeaux est un organe « défaitiste ». De plus Guilbeaux aurait collaboré à un journal « germanophile » : *Paris-Genève*. Vous savez bien, cet organe « germanophile » qui versa 1000 francs dans la caisse du consulat de France...

Vous, là-bas, élève Bérenger, répondez à la question : « Qu'est-ce que le « défaitisme » ? ... « Le « défaitisme » consiste dans la profession d'idées internationalistes en pleine guerre. C'est un crime impardonnable pour un Français que de signaler les actes et les paroles de foi internationaliste accomplis et formulés dans tous pays, notamment par les sujets ennemis : Fritz Adler, Liebknecht, Nicolaï. Un Français ne peut non plus, sans trahison, réunir des collaborateurs d'élite, tels que : Romain Rolland, Paul Birukoff, Selma Lagerlöf, Ellen Key, E.-D. Morel, Horace Traubel, le D^r Forel, Henriette Roland-Host, etc., pour propager dans une revue des idées de raison et d'humanité ».

En ce qui concerne *Paris-Genève*, ceux qui avaient parlé de la collaboration de Guilbeaux à ce journal, ont été obligés de démentir.

L'accusation d'intelligence avec l'ennemi lancée, il ne reste plus qu'à l'étayer. Et c'est à quoi s'emploient, du mieux qu'ils peuvent, les journalistes voués à l'œuvre de diffamation. On ne peut manquer d'être frappé par ce fait qu'à une époque où il est tant question de justice, celle-ci est foulée aux pieds avec un mépris, une désinvolture rarement constatés. Aujourd'hui, quelqu'un gêne-t-il, on le charge du crime le plus lourd. Il ne reste plus qu'à justifier l'accusation. C'est chose des plus faciles, lorsqu'au complet défaut de scrupule, supplée une imagination féconde.

Ne nous attardons pas au spectacle des cocasses « Fendez-vous » de M. Daudet : « Mes dires défient toute contestation ». C'est entendu ! Ne vous agitez-donc pas ainsi, vous voilà tout en sueur... vous savez bien, d'ailleurs, que vous êtes toujours cru sur parole... Vous répétez que Guilbeaux s'est rendu à diverses reprises à Paris, sous le nom de James Burkley et de Lefebvre. On ne vous fera bien sûr pas l'affront de vérifier la chose au consulat de France à Genève. Et puis, bien sûr : Caillaux-Malvy-Almeryda-Guilbeaux. Tiens, pardi !... J'ai même entendu dire que le pape en était.

Tout cela est fort bête, sans doute, mais aujourd'hui la sottise d'une diffamation ne saurait avoir pour effet de la détruire.

Cependant, plus dangereux, parce que plus perfide, est l'article que nous avons lu dans *l'Echo de Paris*.

C'est un montage achevé où tout est conçu pour que l'affaire marche... les lecteurs aussi. L'intelligence de Guilbeaux est savamment exploitée pour les besoins de la cause. Aussi, pourquoi notre ami n'est-il pas un imbécile?... On n'a pas idée d'un homme intelligent qui ne ferait pas commerce d'un tel avantage. Guilbeaux, fréquentait avant la guerre les milieux littéraires d'avant-garde, et, au dire du journaliste de *l'Echo de Paris*, il professait un certain scepticisme fort en vogue à ce moment. Or, rien de plus faux que cette assertion. La rigidité de principes est dans le tempérament de Guilbeaux comme la malhonnêteté est dans la nature de certains journalistes. Notre ami n'a jamais raté l'occasion de critiquer de la façon acerbe qui lui est particulière, les hommes lui paraissant manquer de sincérité. Enfin, notre journaliste, tire du fait que notre ami possède la langue allemande, un argument favorable à la thèse infamante.

Nous avons pris connaissance, également, d'une note hypocrite de *l'Humanité*. On ne doit pas être mécontent de cette affaire, chez les social-patriotes. Guilbeaux les a si peu ménagés! Et puis quoi, après tout, Guilbeaux n'est qu'un vulgaire socialiste. Ah! s'il était un ancien ministre, il aurait droit à l'entière sollicitude du parti!...

Ici, un journal s'est soudainement spécialisé dans cette affaire. On dirait que la direction du concert d'imprécations contre Guilbeaux a été cédée à un nouveau chef d'orchestre. Et l'on nous sert le répertoire Daudet. On n'y ajoute que quelques notes complétant la cacophonie.

Mais cette odieuse machination aura pour effet de rapprocher plus étroitement autour de lui, les fidèles de Guilbeaux. Celui-ci n'a rien perdu de sa vaillance, bien qu'affecté du mal qu'on a fait à sa compagnie.

Mon cher Guilbeaux, vous pouvez être assuré du fidèle attachement, de la chaude affection de ceux qui vous ont suivi dans votre courageuse action contre la guerre et qui, modestement, dans leur sphère, en ont pris leur part. Les persécutions dont vous êtes victimes vous honorent. Elles vous sont un titre de plus à la reconnaissance des hommes d'idéal.

CLAUDE LE MAGUET.

SÉBASTIEN FAURE ET ARMAND

La répression est très active en France et revêt parfois des formes qui procèdent de la félinité gouvernementale. On sent qu'un certain génie préside parfois au choix des moyens propres à atteindre les militants. En y réfléchissant, il vous apparaît que le calcul n'est pas pour rien dans certaines affaires.

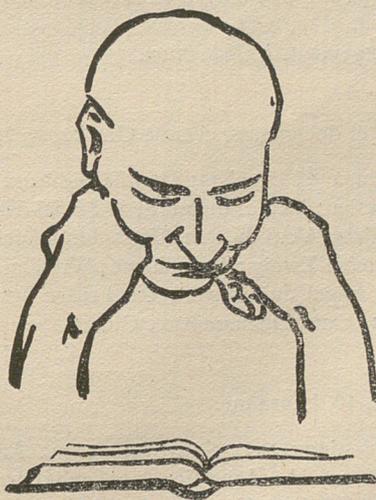
Ainsi, que pouvait-on trouver de mieux pour salir le nom de Sébastien Faure que l'accusation qu'on a fait peser sur lui? Sébastien Faure, l'éducateur, l'apôtre de la société nouvelle, l'homme qui, par son éloquence, avait le don de soulever les masses! Attendez un peu, on va vous en donner de l'idéalisme!... On va vous souiller votre homme de la belle manière!

Et on y est allé de l'accusation avilissante par excellence. Le *Journal du Peuple* nous a dépeint le jugement de cette affaire et nous sommes désormais fixés sur la valeur des témoignages invoqués. On a vu défiler à la barre des témoins, des hommes à mines interlopes. Condamnation: 6 mois. On visait moins à une forte peine qu'au discrédit.

Le camarade Armand vient d'être frappé lourdement: cinq ans de prison. Motif?... Une lettre d'un abonné à *par delà la mêlée*, que dirige Armand, lettre où le correspondant demandait assistance afin de s'évader de l'enfer guerrier.

Vous trouvez ça raide?

Vous ne comprenez rien aux nécessités de l'heure, vous autres. Il existait en France deux organes n'ayant rien cédé à la mentalité guerrière: *Ce qu'il faut dire* et *par delà la mêlée*, et vous vous étonnez que pour les faire disparaître, on frappe leurs directeurs?



Lectures Populaires

Etant donné le succès obtenu par la lecture:

LE TEMPS VIENNOIS

de ROMAIN ROLLAND

nous avons prié notre ami P.-J. Jouve de la refaire. Une seconde lecture aura donc lieu dans le courant de mars. La date et le lieu seront indiqués dans les journaux en temps opportun.

LIVRES ET REVUES

Die Wage (La Balance), revue hebdomadaire viennoise, lutte courageusement contre la guerre et pour la paix, contre tous les impérialismes et pan-nationalismes, pour l'avènement d'une paix durable et l'entente des peuples. Mentionnons l'article « Une

année » de Janus (numéro du 29 décembre 1917) qui constate avec joie que l'esprit démocratique s'est grandement fortifié en 1917 dans tous les pays belligérants : « Nouvel esprit, qui, en son fond essentiel, se ressemble chez tous les peuples, — esprit engendré par les mêmes forces, combattu par les mêmes puissances et exhortant ses fidèles au même travail ». — Souhaitons que la censure autrichienne permette à cette revue d'élever sa voix en toute liberté, comme on sent qu'elle voudrait le faire.

Naturellement, une grande partie de la revue est consacrée à la vie artistique. En pourrait-il être autrement dans une revue viennoise ?

J. LUDWIG.

Il y a des voix qui doivent faire écho. La revue *Cænobium*, de Lugano, est de celles-là. On peut dire qu'elle accomplit pour le mouvement socialiste italien, la même œuvre d'internationalisation et de courage qu'accomplit pour le mouvement français, la revue *Demain*, à Genève. Dans le n° de mai-juin 1917, le dernier que nous avons reçu, nous tenons à signaler, en français, une belle étude de H. Hodler sur les pacifistes et la guerre. « Les pacifistes d'aujourd'hui n'ont rien renié du tout pour la bonne raison que leur pacifisme n'a jamais été qu'une doctrine de façade qui ne différerait pas essentiellement du nationalisme auquel elle demeurait inféodée » tel est le thème de l'article. La revue étant imprimée à Milan, la censure a sévi. Elle laisse exposer la thèse des pacifistes allemands et sa réfutation puis la thèse des pacifistes français, mais sa réfutation est blanche. — En italien : « L'humanisation » de la guerre, par Hellmuth von Gerlach, traduit de *Das neue Europa*, article qui conclut : « Ce n'est pas vers l'humanisation de la guerre, mais vers l'humanité que les hommes dignes de ce nom doivent tourner leurs regards ». Enfin, dans la bibliographie, la reproduction d'une partie de la préface que le prof. G. Luzzato a écrite pour la traduction italienne d'Enrico Ruta, consacrée aux cinq essais de Treitschke : *La France, du Premier Empire à 1871*. Cette préface est un acte de courage : « Parler d'un tel livre pour en faire l'éloge peut sembler une audace de mauvais goût, accomplie par simple manie de contradiction. Mais, en réalité, qui ne connaît Treitschke qu'à travers ce que l'on a écrit la première année de guerre européenne et lit maintenant dans la première traduction de Ruta, les cinq essais consacrés à l'histoire de France du 18 brumaire à Sedan, comprendra facilement notre surprise et notre admiration, et reconnaîtra l'opportunité de signaler à l'attention du public une œuvre aussi profondément originale et si significative ».

Nos encouragements à *Cænobium*.

demain, pages et documents, avenue Gerebzw, 25, Genève.

Sommaire du n° 22 (février) : Henri Guilbeaux : Contre-révolution et révolution ; Mémoire de la Social-démocratie serbe ; Jean de Saint-Prix : Vent du Soir ; Sadreddine Djelal : De l'éducation future ; Stefan Zweig : Polyphème ; Wilhelm Schmidtbonn : Les possédés ; Appel du Gouvernement russe des ouvriers, paysans et soldats ; Faits, Documents et Gloses.

L'Aube, Louve, 10, Lausanne.

Nous lisons toujours avec plaisir cette revue. Articles de P. Goulay, Ernest Gloor, H. Monastier, nos collaborateurs Natacha Rostowa et René Jubert. Toujours fort bien pensés, les « Propos du Solitaire ». Nous goûtons moins les vers de M. J. Piaget, et, pour parler franc, nous nous serions bien passés du portrait de M. Caillaux. Celui-ci nous paraît être victime d'odieuses machinations politiques. A ce titre, notre sympathie lui est acquise. Elle s'augmente de la pitié que nous ressentons pour tous les hommes frappés d'infortune. Mais il ne convient guère à des socialistes d'éclipser par une vedette les victimes de moindre envergure.

La Voix des Jeunes, Imprimerie Populaire, Gare du Flon, Lausanne.

Rien de reconfortant comme de constater l'idéalisme qui anime le noyau de collaborateurs de cette revue. On sent ici le souci de sauvegarder le meilleur de la foi socialiste, compromise par la guerre. Et ce nous semble un meilleur combat que celui auquel participe — contrainte — presque toute la jeunesse d'Europe.

Le numéro de décembre de la *Voix des Jeunes* se présente avec un émouvant dessin de notre ami et collaborateur Masereel.

La Nouvelle Internationale (rue du Marché, 9, Genève) tient haut levé le drapeau du socialisme internationaliste et de la lutte de classe. Nous ne sommes partisans que de la première partie du programme de ce vaillant journal. Nous n'attendons rien de bien que des moyens fraternels. Qu'on n'aille cependant pas faire de nous des adeptes de l'hypocrite collaboration de classes. Nous voulons leur suppression qui sera le fait d'une humanité guidée par la seule loi de fraternité. Il n'y a que des solutions de violence ou d'amour. Nous ne nous confierons jamais qu'aux dernières.

Cette réserve faite, nous n'en apprécions pas moins la ferme attitude de la *Nouvelle Internationale*. Nous nous sentons ici en présence d'un socialisme franc. Cet organe s'oppose fort à propos à l'action (la mauvaise action) sociale-patriotique.

La Nouvelle Internationale donne d'intéressants renseignements sur le mouvement international. Signalons le bel article qu'elle a publié : « Bas les armes ! » d'Henriette Roland-Holst.

la feuille, 9, rue Necker. Directeur : Jean Debrit.

Il serait superflu de recommander la lecture de la *feuille* à nos amis. Ce quotidien de jugement impartial et d'idées humaines répondait trop à un besoin pour ne pas être accueilli avec enthousiasme par les fervents de la vérité. Au reste, les attaques dont la *feuille* est l'objet ont eu pour résultat de la faire connaître davantage. Et la vente augmente, les marques de sympathie pleuvent. Ce n'est bien sûr pas le but que se proposaient l'homme qui « trouva » une lettre, et ses compères.

L'Idée Libre, 3, rue Louis-Blanc, Saint-Etienne (Loire).

Sommaire du fascicule de février : Morale et Evolution, D^r Le-grain ; Un appel (l'affaire E. Hureau), André Lorulot ; A propos des obsèques de Le Dantec, J. M. ; La folie de Baudelaire, Fureteur Junior ; Origine des préventions touchant l'amour charnel, A. Lorulot ; La gilde « Les Forgerons », J.-L. Delvy ; Revue critique.

La façon dont les hommes en ont toujours usé à l'égard des rebelles pourrait se traduire par ce raisonnement : « Tuons-les tous, on les admirera après ! »

C. L. M.

“ Entre Nous ”

Samedi 9 mars, 8 h. 1/2, salle du Restaurant Tolstoy, R. Jubert parlera de

ERNEST COEURDEROY

et lira quelques pages de ses œuvres.

Invitation cordiale à tous.

L'éditeur responsable : Salives. — Genève, Imprimerie des Unions Ouvrières.